

à Lucia les méchantes actions qu'il avait sûrement commises dans son pays.

Lucia, d'une voix tremblante de douleur et d'indignation, autant que sa douceur et son humble position le lui permettait, affirmait que Renzo avait toujours été un bon et honnête garçon, n'ayant jamais fait parler de lui en mal... et elle ajoutait que pour les affaires de Milan elle était certaine de l'innocence de Renzo, qui se découvrirait plus tard.

Dona Prassède voyait dans ces réponses la preuve évidente de l'ensorcellement de Lucia pour le "mauvais drôle", et elle continuait de mettre en avant des arguments ayant pour résultat d'occuper constamment Lucia de son ancien fiancé et de troubler son repos.

Don Ferrante, le mari de dona Prassède, était exclusivement voué à l'étude ; il passait tout son temps enfermé dans son cabinet au milieu d'une collection considérable de livres. Il avait la réputation d'être plus qu'un simple amateur en astronomie. Il parlait comme eût pu le faire un docte professeur en chaire des douze maisons du ciel, des degrés lumineux d'exaltation et de dégradation, de passage et de révolution, en un mot, des principes les plus certains et les plus cachés de la science. Il était instruit dans la philosophie et avait fait choix du système d'Aristote qui, disait-il, n'était ni ancien ni moderne, mais simplement un *philosophe*. Quant aux sciences naturelles, il s'en était fait qu'un simple passe-temps plutôt qu'une étude. Les connaissances de don Ferrante en histoire, surtout en histoire universelle, étaient des plus vastes ; mais celle dans laquelle il avait le titre de professeur était l'histoire de la chevalerie, et il était souvent appelé à décider des questions d'honneur.

Jusqu'à l'automne de 1629, les différents personnages de notre histoire restèrent dans la position où nous les avons laissés, sans qu'il leur arriva rien de particulier. Cet automne était, s'il vous en souvient, le moment où Agnèse et Lucia devaient se revoir. Mais un événement important vint y porter obstacle. De même que l'ouragan qui déracine les arbres, arrache les toits

des maisons, abat les édifices et renverse les murailles soulève aussi les brins de paille et les feuilles desséchées pour les lancer dans la tempête, ainsi nos humbles héros furent enveloppés dans la tourmente qui allait éclater.

Après l'émeute du jour de la Saint-Martin et du lendemain à Milan, l'abondance parut être revenue comme par miracle. Le pain était en quantité chez les boulangers, et les prix abaissés ainsi que dans les meilleures années. Ceux qui, pendant deux jours, avaient vociféré et pillé pouvaient s'en applaudir, si l'on excepte ceux qui s'étaient laissé prendre. Aussi, le premier effroi passé, ils se mirent à fêter leur victoire. On se réjouissait sur les places, dans les cabarets, et l'on se félicitait d'avoir trouvé le moyen de faire baisser le prix du pain. Cependant, malgré ces jubilations, il régnait une sorte de pressentiment que cela ne durerait pas, et ceux qui avaient quelque argent faisaient des provisions de pain. Tel était l'état des choses, lorsque le 15 novembre Antoine Ferrer publia un décret d'ordre de Son Excellence portant défense à ceux qui avaient des grains ou farine d'en acheter à nouveau, et à toutes personnes d'acheter du pain pour plus de deux jours, *sous telles peines pécuniaires et corporelles que de droit au jugement de Son Excellence* ; ordre à qui de droit de faire exécuter cette ordonnance, dénoncer les contrevenants, *sous peine de cinq ans de galères ou plus forte punition, au jugement de Son Excellence*.

Toutes les matières qui, en temps de disette, peuvent concourir à la confection du pain furent mises sous la séquestre pour être tenues à la disposition du vicaire de la provision et des douze décurions.

Par suite du bon marché du pain à Milan, tous les gens de campagne y affluaient pour s'approvisionner. Don Gonzalo, afin de remédier à cet abus, défendit sous les peines les plus sévères d'emporter pour plus de vingt sous de pain. La multitude avait voulu faire l'abondance par le pillage et l'incendie, le gouvernement voulait la maintenir par les galères et la corde ; et il donna le spectacle instructif du supplice de quatre malheureux pendus comme chefs

de l'émeute, deux devant le four des Béquilles et deux devant la maison du vicaire.

Mais, malgré tous ces expédients, vers le printemps, les souffrances du pays augmentèrent. On ne voyait à Milan que boutiques fermées ; les fabriques chômaient ; des infortunés de toutes classes, vaquant dans les rues, transis de froid, demandaient la charité d'un ton lamentable ; c'était partout un spectacle navrant de souffrances. Ça et là contre les murs était répandu un peu de paille mêlée à des haillons où des malheureux passaient la nuit, et souvent le lendemain on ne trouvait plus que des cadavres ! Sur quelques points de la ville, les secours étaient organisés par une main exercée à la charité... c'était la main du bon Fédérigo... Il avait fait choix de six prêtres qui parcouraient, deux par deux, la ville, suivis d'hommes portant des provisions et distribuant des vêtements aux plus nécessiteux.

La charité du cardinal ne se bornait pas seulement à la ville. S'imposant les plus rigoureuses privations, il achetait des grains et de la farine pour envoyer dans les villages de son diocèse qui étaient déclinés par la famine. Mais cette charité était insuffisante. Pendant le jour, c'était, dans les rues, un murmure douloureux de voix suppliantes... la nuit, c'étaient de sourds gémissements, des exclamations désespérées, des cris perçants... Cependant il n'y eut aucune tentative de désordre, soit que l'exemple des quatre pendus eût été salutaire, soit plutôt que l'excès des maux produisit une sorte de stupeur résignée.

Il mourait une quantité considérable de gens chaque jour, et chaque jour il en arrivait autant de toutes les parties du duché... les routes étaient couvertes de pauvres qui, n'ayant plus la force d'avancer, tombaient morts de faim. " J'ai vu, écrit l'historien Ripamonti, sur le chemin qui tourne autour de la ville, le cadavre d'une femme... De sa bouche sortait de l'herbe à moitié rongée... ses lèvres semblaient encore crispées par la rage d'un effort impuissant... Un pauvre enfant était attaché à elle par ses langes, et ses cris demandaient en